

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 33

Artikel: Lou gran bré
Autor: L.My.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

a qui il a fait des Eternel à Dieu qui la déclarer come morte au monde depui qui lui à en vouy son bon mortuere touses meprisest ses procédés nepar te que d'un cœur bien méchant ili a si long tems qui tra vallies a l'alterai sion demasantes qui lireuse au mieux ainsi puis qui la lasatisfaction qui peut derives que du moins il ne Cher che plus a me faire voir qui me tien pour une Dupe ne le coné sans que trop depui longtem aussi je veux lui laisser faire aussi longtems qui voudra quantilira ases frais peutêtre qui finira je neferai ni plainte ni reproche touce qui pourra me faire ne sera pas plus méprisan que ce qui me fais je sui a ta quer dun (*mot illisible*) quatre fois garder le li depuis dimanche je ne sais pas quand jores le plaisir de te revoir jen ai f ort en vie a propos jai des compliments de lina que partis ilia dis jour paris (*mots illisibles*) digne de toi po finir de tout mon cœur te prie de me croire ta bona mie.

» Goumœns ce 23^e mars 1780. »

VAINS REGRETS

IL y eut dans le monde, depuis sa création, une période heureuse, paraît-il, celle qui s'écoula de 1800 à 1850 ou 60. Politiquement et confessionnellement, elle eut sa part de luttes, de troubles et de révolutions; mais qu'importe, à part cela, tout allait bien alors. Les hommes étaient bons, les goûts simples, les mœurs honnêtes, sans excès d'austérité, on vivait de peu et ce peu ne vous coûtait presque rien. C'est la période dont certains aujourd'hui disent, avec des larmes dans la voix et en poussant de gros soupirs de regrets : « C'était le bon vieux temps ! »

Les survivants de ce temps-là sont présentement des personnes âgées, fort respectables d'ailleurs, mais qui n'ont pu s'accoutumer aisément aux changements immenses survenus dès lors dans le monde et dus, pour une part, à l'évolution plus rapide des idées, pour une autre part, plus grande, aux progrès extraordinaires de la science et à leurs applications pratiques.

De là, les éternels regrets, les sempiternels soupirs que provoque, chez ces personnes, la disparition de ce « bon vieux temps ! »

Mais il y a cent à parier contre un que les hommes qui vécutent alors ne se doutèrent nullement qu'ils avaient un privilège extraordinaire et que leur époque valait mieux que celles qui la précédèrent, mieux surtout, paraît-il, que celles qui la devaient suivre. Ils ignorèrent et même, peut-être, méconnaurent leur bonheur.

Gage qu'alors déjà, les agriculteurs trouvaient la terre bien basse, les casseurs de pierre, les pierres bien dures, les couvreurs, les toits bien hauts, les intellectuels, l'esprit bien rare et tous, les jaunets bien maigres dans les goussets. Gage que l'opinion générale, en tout pareille à celle d'aujourd'hui, était que ce monde est une vallée de larmes et que le pauvre pain quotidien qui nous assure une existence à laquelle nous tenons fort, en dépit de ses vicissitudes, est bien pénible à gagner.

Mais le temps a passé; il a estompé tout ce que le présent a de trop vif, de trop précis, de trop impérieux, de trop aigu et qui en écarte la poésie. Le temps est un magicien qui donne à tout ce qu'il recouvre de son voile inévitable un charme particulier. Le « bon vieux temps » a bénéficié de ce charme.

Les hommes et les choses qui ont précédé l'époque en question étaient trop différents de nous pour que nous ayons l'idée de tenter une comparaison; d'ailleurs, ils appartiennent à l'histoire; ils sont classés. Mais le « bon vieux temps », ce n'est en quelque sorte que le premier acte de la pièce dont nous jouons le deuxième, peut-être même déjà le troisième acte; il participe un peu de notre vie, encore que l'action se soit singulièrement corsée, que les évé-

nements se soient extraordinairement précipités. Et voilà pourquoi nous en parlons encore si souvent, pourquoi nous établissons des parallèles, qui sont sans doute intéressants, mais qui n'ont pas toujours pour eux la logique.

En général, ces comparaisons ne portent que sur un point spécial. Nous oublions de faire la part de tout ce qui a pu modifier ce point et qui était dans l'ordre naturel de l'évolution des idées et des choses.

Comment donc, nos arrière-grand-pères, qui n'avaient ni les chemins de fer, ni le télégraphe ni le téléphone, ni les applications multiples de l'électricité, ni les dirigeables, ni les avions, ni le radium, ni les rayons X, ni mille autres choses encore, auraient-ils eu de l'existence terrestre même idée que nous? Ou comment, en dépit de tout ce que nous venons d'énumérer, alors que tout a changé autour de nous, pourrions-nous vivre la même vie qu'eux? C'est bien une impossibilité.

Maintenant, nos arrière-grand-pères étaient-ils plus ou moins heureux que nous? C'est une question d'appréciation de laquelle on risquerait fort de discuter longtemps sans chance d'aboutir.

Vivons notre temps, en somme; et s'il ne nous suffit pas, si nous voulons regarder en dehors de lui, que ce soit en avant, du côté de l'avenir vers lequel nous emporte la destinée. La nature ne nous a pas fait les yeux derrière la tête.

IL Y A 42 ANS

NOUS avons reçu la lettre que voici. Nous remercions bien sincèrement le signataire de son aimable attention.

« Bex, le 12 août 1912.

» A la rédaction du *Conteur vaudois*,
Lausanne.

» Monsieur le Rédacteur,

» Je vous envoie, si cela peut vous intéresser, quelques vers écrits au crayon par un interné français, en 1871, sur la porte d'une petite chambre — sans doute la sienne — de l'immeuble abritant le café des « Mille colonnes », à Lavey-Bains. Cette inscription est encore très lisible, puisque je l'ai relevée il y a quelques jours seulement. La propriétaire de l'immeuble en garantit l'authenticité.

» En voici la copie *textuelle*.

» Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, mes cordiales salutations.

» DUPRAZ, instituteur. »

* * *

France.

Paul Vie, de Narbonne (Aude). Sergent du 33^e régiment de marche, 24^e division, 2^e brigade. Armée de Bourbaki. Passé en Suisse le 1^{er} fév. 1871.

O France bien-aimée
Tu sera mes amours
Aujourd'hui condamnée
Serai-ce pour toujours
La Prusse a violé tes droits.

La vengeance un jour viendra avec effroi
Jeter les plus vives alarmes
Résusciter la valeur de tes armes,
Et l'œil attentif et au guet
Nous lapiderons le Monsieur Badinguet.

De la France, Suisse, tu es la digne sœur
Et de doux souvenirs j'emporte dans mon cœur
Tu es vive espérance et digne liberté
Nous nous souviendrons de ton hospitalité
Ici nous ne pensons qu'à la douce espérance
De te serrer la main et de revoir la France.

LOU GRAN BRÉ

LOU FIERRÒ étai on rudo vegnolan, n'ein avai min à li à Mordze po raclià, po focherà, po levà, po attatz, po reterga, po esserbà, et po veneindzi; l'iré adé lou premi e lou derrà

à l'ovradzo, mà pâ à la trabllia. Lé po cein que l'ire chet coum'on pacé. L'avai on défau et on gròs, quand fau travallé po lé z'autré; l'iré fierreau qu'on diablo et lé po cein qu'on l'appellavé *Fierrò* tot court. Lie fasà adan, avoué sa maisonnaie, lé vegné adé papa Mouret, on bon villhe que cougnessai diéro le picé dé cein batze valliàvan, et, po marchandà, n'ein avai mein cò l'hi, assebin quand fallià réglia avoué *Fierrò* sé tzecegnivé adé po lou prix de la paille dé léve adé bin po lé provignuré. Lou derrà iadzo que l'on réglia, sé san gaillà remaofà, et en fin d'adé conto, mon *Fierrò* fà adé père Mouret. Eh bin, mein fotto pâ màd, pu que lé dinsé, que vo si. èté jamé contein vo padde vo tertzio on aotré vegnolan po l'an que vin, vu praò trovà dé l'ovradzo. Lou père Mouret que regretlavé dza *Fierrò*, lei fà dincé : « Hem, hem, fédé atteinchon *Fierrò*, pertot lé melions san dts, et pu, vo séde praò, *ie tou bré long à Mordzé*, vo porrà petitré vo repeintré dé cein que vo fité ora. »

— *Tant mi po vo, Monsu Mouret, se vo z'ai to bré on bocon grand, vo porrà vo pand avoué lou caodé!!!*
L. My.

CAUSERIE

Tous, nous avons une aimable compagne, sœur, fille ou fiancée, abonée à un ou à plusieurs des nombreux journaux de modes qui paraissent au jour d'aujourd'hui sous la calotte des cieux.

On trouve, même pour le sexe dit laid, des choses amusantes, sinon intéressantes, à glaner dans ces périodiques féministes ou mieux *féministes*. L'on y rencontre surtout des articles concernant la mode ou les modes, la manière de se vêtir et une chronique de l'élégance. On y savoure des menus et des recettes de cuisine, lesquels côtoient des rébus, des charades et des romans plus ou moins palpitants. Mais il y a surtout une rubrique amusante, consacrée à des *questions*, que les abonées posent à la rédaction du journal et à ses lectrices et les *réponses* de celles-ci aux gentilles questionneuses.

Ces demandes de renseignements sont généralement signées des noms les plus gracieux, les plus suaves tels que : *Fleurette, Speranza, Bruyère des Ardennes, Chiffonnette*, etc. A tous ces jolis pseudonymes ne correspondent pas toujours des questions aussi poétiques. Jugez plutôt :

Voici *Zabé* qui « serait reconnaissante à l'aimable lectrice qui lui donnerait des noms de poètes chantant l'amour. » Ici la demande est gentille, mais plus loin, *Margot* voudrait « une recette pour détruire les poux des poules et les cafards. » *Perrenche* demande « si le vinaigre fait maigrir », la rédaction répond : « oui, car il détruira votre estomac et vous ne pourrez plus manger, alors vous maigrirez. » Cette réponse est à mon avis, sage et bonne; mais que dites-vous de celle-ci, plutôt verte : A une *Comtoise* qui ne demande rien moins qu'un... mari le journal riposte : « Si nous nous plaçons à solutionner les questions que l'on nous pose, c'est gravement nous offenser que de prendre cette rubrique pour une agence interlope en nous priant de vous procurer un *protecteur jeune ou vieux, mais riche*, j'aime mieux croire pour vous, que votre lettre constitue une facétie de plus mauvais goût. »

Attrape-ça, ma pauvre *Comtoise* !

Si cette petite revue vous amuse, poursuivez votre exploration jusque là si heureusement commencée. Une *petite fille d'un contemporain de Napoléon I^{er}*, serait désireuse « d'avoir un résumé du testament de Napoléon. » Dans un autre ordre d'idées; si un abonné du *Conteur* connaissait « le moyen d'apprendre seul le grec antique et la langue anglaise », il comblerait d'aise *Lucinde de B.*, rue Pergolèse, 11 Paris. Savourez cette réponse à une *Veuro*